XIVme Année, — N° 370 PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS Genève, 1 NOVEMBRE 1913

LE RÉVEIL

COMMUNISTE-ANARCHISTE

SUISSE ET ITALIE
ABONNEMENTS : Une année, fr. 3.—; Six mois, fr. 1.50
Le numéro : 5 centimes

Adresser lettres et communications :
RUE DES SAVOISES, 6
GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE
ABONNEMENTS : Une année, fr. 5.—; Six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

Les Elections

A Genève, la *campagne* électorale est ouverte et nous assistons une fois de plus aux compétitions écœurantes des partis pour la conquête de l'assiette au beurre. Les politiciens se traitent mutuellement d'incapables, de malhonnêtes, d'ambitieux, d'arrivistes et chacun voit dans le triomphe de son adversaire un danger, sinon la ruine même pour le pays.

Cette comédie qui, dans notre Suisse démocratique, se renouvelle chaque année, et même plusieurs fois par année, aurait dû finir par lasser la patience des spectateurs. Hélas! beaucoup d'entre eux sont encore fiers d'en devenir à leur tour les acteurs d'un jour et, la routine aidant, bien que chacun, interrogé séparément, veuille reconnaître que tous les candidats se valent, ou plutôt ne valent rien, de nombreux électeurs marchent encore aux urnes!

— Si cela ne fait pas de bien, cela ne fera pas de mal! nous disent en guise de conclusion ceux qui ne trouvent pas d'arguments à opposer aux nôtres!

Eh bien, oui, cela fait du mal, et même un grand mal. Car voter signifie malgré tout attendre quelque chose de celui pour qui l'on vote, ce quelque chose dont seule notre action directe de chaque jour pourrait nous rapprocher. Quoi de plus dangereux que de compter sur autrui au lieu de chercher à obtenir par son propre effort ce que l'on juge nécessaire? Et ne voit-on pas que même si demain un grand mouvement populaire venait à éclater, il serait endigué d'abord, pour finir ensuite dans l'impuissance, grâce précisément à la méthode parlementaire, qui veut qu'au lieu de procéder soi-même aux réalisations nécessaires, on les fasse avant tout décréter par un pouvoir quelconque! Comment continuer ainsi à croire que l'ensemble d'un peuple ait une force, des capacités et une puissance inférieures à celles de quelques représentants?

Hélas! si la foule renonce à remplir elle-même une tâche donnée, un parlement ne pourra ensuite qu'y faillir à son tour. Par quel raisonnement extraordinaire la partie aurait-elle une force que le tout n'a pas?

Du reste, il est bien prouvé par toutes les expériences du parlementarisme que celui-ci ne peut servir, de par sa nature même, qu'à la défense des droits acquis et des intérêts établis, en un mot, à la conservation sociale; les intérêts et les droits nouveaux ne pourront triompher que contre et non par le Parlement, les forces de transformation n'ayant jamais été des forces légales, mais toujours en opposition avec la légalité reconnue.

La politique a été justement définie «l'art de déguiser son intérêt particulier en intérêt général», mais ce déguisement est tellement grossier qu'il est permis de s'étonner du nombre de ceux qui en sont encore dupes.

Travailleurs, camarades, n'écoutez plus les charlatans de tous les partis et leurs promesses décevantes. Cherchez donc à avoir en vous-mêmes et en votre propre effort la confiance que vous voulez accorder à un candidat quelconque et alors seulement nous pourrons œuvrer d'une façon efficace à l'émancipation commune.

Plus de participation aux luttes électorales qui sont quand même, et malgré les étiquettes trompeuses des partis, une collaboration de classes.

Désertons tous les urnes.

LE RÉVEIL.

* * *

Notre groupe organise, en ville et dans plusieurs communes, des conférences abstentionnistes, qui seront annoncées par des prospectus et des affiches. Que chacun fasse de la propagande pour leur réussite.

Les Anarchistes et les Syndicats

Comme nous l'avons déjà dit, et le répétons encore, nous sommes partisans convaincus du mouvement ouvrier ou syndical.

Il met les travailleurs en lutte avec leurs exploiteurs, les habitue à l'action collective, à la pratique de la solidarité et offre un terrain favorable à la propagande de nos idées. De plus, il est un moyen, cas échéant, d'ameuter le peuple dans la rue, c'est-à-dire de réaliser l'une des conditions essentielles à une insurrection victorieuse et de parer, au lendemain de la victoire, aux premières nécessités pratiques.

Mais nous ne saurions être syndicalistes si, par syndicalisme, on veut entendre telle doctrine qui voit dans le seul fait du syndicat ouvrier une vertu spéciale devant *automatiquement* et je dirai presque à l'insu de la volonté consciente des ouvriers syndiqués, conduire à l'affranchissement du joug capitaliste et à la constitution d'une société nouvelle.

Nous ne croyons pas en cette vertu rénovatrice propre au syndicat, et les faits ne nous inclinent guère à y croire.

Les syndicats ouvriers ont servi et serviront encore aux conservateurs, aux prêtres et aux arrivistes de toutes espèces, aussi bien qu'ils peuvent servir aux révolutionnaires, et s'ils ont une tendance propre, naturelle et indépendante d'influences extérieures, extra-économiques, elle consiste surtout à diviser la masse en corporations fermées luttant pour des intérêts particuliers en opposition avec ceux de la généralité.

Les syndicats surgissent pour résister aux exigences des patrons, réclamer des améliorations, affirmer un désir d'émancipation; cela est bien, mais ne suffit pas.

Si un principe supérieur de justice pour tous n'inspire les syndicats, si au-dessus des questions d'intérêt personnel immédiat, n'existent pas d'aspirations idéales qui poussent à sacrifier le moment présent au lendemain, le bien-être particulier au bien-être de tous, la lutte contre les patrons revêt toujours, dans la pratique, un caractère comme qui dirait de concurrence entre commerçants et se termine par des transactions et des accommodements qui accordent peut-être bien un supplément d'avantages à quelques privilégiés, mais confirment la masse dans la servitude. Et la défense du «tarif syndical» devient ainsi une lutte contre d'autres travailleurs et le public en général.

Donc, lorsque nous demandons que les syndicats soient neutres, c'est-à-dire ouverts à tous les travailleurs sans distinction d'opinion et de parti, ce n'est pas que nous croyons qu'il suffit de s'associer, en vue de la lutte économique et que le reste viendra tout seul, mais simplement parce qu'avec la *neutralité* politique et religieuse seulement, on peut attirer, sinon toute la masse, du moins une grande partie de celle-ci, pour la propagande et l'action révolutionnaires. Nous voulons les syndicats neutres pour qu'ils ne soient point inféodés aux politiciens et aux prêtres et aussi parce que nous ne pouvons les avoir anarchistes, car pour cela il faudrait que toute la masse le fût, autrement le syndicat ne se différencierait guère du groupe anarchiste. Dès lors, le but d'amener à nous les retardataires, de les convaincre et de les entraîner à la lutte n'existerait plus.

Or donc, selon nous, le syndicat doit rester neutre pour pouvoir rester ouvert à tous. Mais il importe d'œuvrer dans son sein afin qu'il devienne toujours plus révolutionnaire de fait, toujours plus socialiste, toujours plus anarchiste. A cette fin, il incombe aux anarchistes de prendre une part active au mouvement ouvrier, favoriser et encourager la création de syndicats et fédérations de syndicats, appuyer et provoquer les grèves, se solidariser constamment avec les ouvriers dans leurs luttes contre le patronat et l'autorité; mais ils devront le faire conformément à leurs principes mêmes, c'est-à-dire en se préoccupant davantage des conséquences ultérieures que du maigre profit immédiat, des effets éducatifs plus que de ceux purement économiques, et en cherchant à développer l'esprit de combativité contre le patronat et les sentiments de fraternité et de solidarité entre tous les opprimés, syndiqués ou non.

Les anarchistes devraient avant tout lutter contre la constitution au sein du mouvement ouvrier d'une classe de fonctionnaires et de dirigeants qui finissent par avoir un esprit et des intérêts opposés à ceux de la masse et à chaque mouvement ou agitation des ouvriers tremblent pour leur salaire et leur position.

Pour cela, ils devraient tâcher que le travail d'administration, réduit à sa plus simple expression, soit fait autant que possible gratuitement, par des volontaires se substituant et s'alternant dans les charges inhérentes aux organisations — ou, si cela était nécessaire, accorder à celui qui s'y vouerait une compensation non supérieure au salaire moyen perçu ordinairement dans telle profession et renouveler ce personnel le plus souvent possible.

Les anarchistes devraient tendre à ce que l'organisation ouvrière ait une vie active, avec assemblées générales et discussions fréquentes, pour que les sociétaires ne finissent pas par devenir de simples cotisants passifs.

Ils devraient empêcher les sociétés de résistance de s'occuper de coopératives et autres entreprises qui incitent naturellement à fuir les risques de la lutte et intéressent en quelque sorte le travailleur au maintien de l'ordre établi.

Ils devraient combattre les cotisations élevées et la formation de fortes caisses qui, par peur de perdre leur argent, paralysent l'organisation et en entravent l'élan.

Sans doute, les syndicats doivent accoutumer leurs membres aux sacrifices pécuniaires aussi, mais employer leur réserve pour l'action, la propagande, en œuvres de solidarité et sans jamais accumuler des fonds.

Les anarchistes, premiers devant le danger ou les risques à courir, devraient, par contre, se refuser catégoriquement à servir d'intermédiaires auprès des patrons et de l'autorité et, subir la défaite s'il le faut, l'esprit tendu vers la revanche, mais ne jamais l'accepter comme le résultat d'un accord qui implique une obligation morale.

Ils devraient aussi faire la guerre à tout contrat liant les travailleurs pour un temps déterminé et susciter chez ces derniers un état d'âme qui leur fasse discerner leur véritable condition d'esclaves contraints par la force, même quand ils ont l'apparence de libres contractants.

Cette tactique, qui nous semble indiquée par le but que les anarchistes se proposent, n'est peut-être pas la plus apte à la constitution d'associations stables, vastes et riches. Mais nous ne croyons pas à l'utilité, à la puissance réelle d'organisations gigantesques dont précisément l'excès de grandeur empêche tout mouvement et chez qui trop d'argent développe des instincts conservateurs et boutiquiers.

Ce qui importe, c'est l'esprit de lutte, l'esprit de solidarité et l'esprit d'association.

Si, en raison de la lutte et des persécutions, un syndicat se disloque, cela ne fait rien si ses adhérents sont conscients et que leurs aspirations subsistent: l'orage passé, il sera vite reconstitué.

Une forte organisation qui ne remue pas, crainte de se démembrer, est un poids mort, un obstacle au progrès.

* * *

Quelle doit être l'attitude des anarchistes vis-à-vis d'organisations rivales, comme c'est le cas présentement en Italie?

A notre avis, les anarchistes doivent favoriser plutôt les organisations se rapprochant davantage de leurs méthodes et de leurs idéals et, dans les périodes actives, se ranger du côté de celles qui sont en lutte. Entrer du reste dans toutes les associations, dans tous les groupements dont ils peuvent faire partie sans prendre des engagements contraires à leurs convictions et où il y a probabilité pour eux de faire une propagande utile et d'exercer une action féconde. Eviter le plus possible les questions personnelles et inciter les travailleurs à agir par eux-mêmes, sans le secours de dirigeants et surtout sans épouser les rivalités et les rancunes de ceux qui s'érigent en chefs. Combattre dans les organisations ouvrières l'ingérence des politiciens et des arrivistes qui veulent se servir des travailleurs comme d'un marchepied pour réussir dans le monde bourgeois.

Certains anarchistes sont adversaires de toute organisation pour la lutte économique et s'en tiennent, par conséquent, rigoureusement éloignés.

Cette ligne de conduite nous semble une erreur. Certes, la lutte, tant qu'elle reste seulement économique, ne saurait nous donner la solution de la question sociale.

En se généralisant, les améliorations possibles en régime capitaliste sont annulées par le jeu même des facteurs économiques, et lorsqu'il s'agirait d'attaquer le privilège de la classe nantie dans ses parties vitales, le pouvoir politique interviendrait pour assurer par la force le maintien de l'ordre légal.

En définitive, la question doit donc se résoudre sur le terrain politique(1), c'est-à-dire par l'action contre le gouvernement. Si les travailleurs parviennent à renverser le gouvernement, lequel n'est en dernière analyse que la force armée au service du capital, ils pourront prendre possession de la richesse sociale et devenir véritablement libres. Autrement non.

Mais pour renverser le gouvernement et ce, dans un but d'émancipation intégrale, il importe d'avoir avec nous la masse la plus grande posble et consciente le plus possible aussi, du but pour lequel doit se faire la révolution. Et la masse ne vient pas ainsi tout de go aux idées anarchistes, sans un apprentissage plus ou moins graduel.

Il faut donc entrer en contact avec elle, afin de la pousser en avant et l'avoir avec nous aux jours de la lutte décisive. Les organisations économiques nous semblent l'un des meilleurs moyens dont nous disposions.

Sans doute, il importe, dans la préparation des moyens, de ne pas perdre de vue le but, mais il convient aussi de ne pas négliger, dans une contemplation abstraite du but, les moyens propres pour l'atteindre.

Errico MALATESTA.

(1) Par *action politique*, Malatesta entend évidemment une action révolutionnaire dirigée *contre tout gouvernement ;* mais alors la dénomination nous paraît impropre et surtout dangereuse, pouvant prêter à une équivoque. Il arrive, en effet, d'entendre des anarchistes affirmer que la question sociale est avant tout une question politique et non économique, alors qu'ils veulent simplement dire qu'au lieu de nous occuper de petites améliorations de salaire et de maigres avantages à obtenir par le coopératisme, nous devons viser à la destruction de l'Etat et à la transformation du régime capitaliste. Les politiciens s'empressent d'en profiter pour affirmer que nous reconnaissons aussi la nécessité de « faire de la politique ».

En réalité nous ne pouvons être que les ennemis déclarés de toute politique. Déjà Bakounine écrivait avec beaucoup de raison en le soulignant lui-même: « l'émancipation politique du prolétariat ou plutôt *son émancipation de la politique* ». C'est bien cela, nous voulons débarrasser le prolétariat du joug de la politique, qui n'est en somme que l'art d'exercer l'autorité. Or, comme notre action vise à la destruction de toute autorité, elle ne peut jamais être politique, mais uniquement *antipolitique*.

En matière politique nous avons une attitude pareille à celle des athées en matière religieuse. Ces derniers n'opposent pas un dieu à un autre dieu, mais nient toute divinité; nous ne prônons pas une forme de pouvoir politique contre une autre, mais repoussons toute domination gouvernementale ; les athées font une propagande laïque ou antireligieuse (leurs adversaires mêmes se garderaient bien de prétendre qu'ils font une propagande religieuse !); les anarchistes font une propagande antipolitique ou libertaire, c'est-à-dire en opposition à toute autorité légale.

Nous haïssons la politique, n'importe quelle politique, comme nous haïssons la religion, n'importe quelle religion ; dès lors nos groupements n'ont pas plus de caractère politique qu'ils n'en ont de religieux. Il ne saurait y avoir ni religion ni politique anarchiques.

Cette question n'est pas une simple question de mots, mais touche au fond même de nos idées. Et comme il importe toujours dans la propagande de se servir du langage le plus précis, comme, par ailleurs, nous avons à nous distinguer nettement de tout politicien et à mettre en garde le peuple contre toutes les emprises de la politique, nous ne devons employer ce vocable qu'en le rapportant à nos ennemis, après avoir bien expliqué que nous voulons également détruire toute politique positive comme tout culte formel.

Il n'est pas plus agréable de pouvoir être confondu avec un politicien qu'avec un prêtre.

N. d. l. R.

ICI ET LA

La politique.

Nous avons en Suisse, comme partout, un certain nombre de partis politiques qui prétendent gérer la société, non pas là où les gens se trouvent, travaillent, sont en relations, mais du dehors de la vie active, pratique, réelle. Quel peut bien être le rôle des partis politiques si ce n'est, en conséquence, de s'établir, en parasites sur la collectivité? C'est précisément ce que vient d'avouer un journal bon teint, le « Radical vaudois » :

« Jamais les partis politiques n'ont mieux montré les véritables préoccupations qui les animent, savoir: conserver toujours et malgré tout leurs adeptes au pouvoir, pour en tirer le plus d'avantages possible, tels qu'adjudications, sinécures, subventions, permis de toute sorte, etc. »

Et l'organe, qui représente un parti au pouvoir, d'ajouter:

« L'esprit de parti et l'embrigadement dans les partis politiques, avec consigne serrée, sont chez nous le plus gros obstacle au développement de notre démocratie; ils anéantissent toute indépendance et tout travail personnel. »

Pour des gens qui sont dans les secrets des gouvernants, c'est pas trop mal dit. Et nous nous garderons bien de les contredire. Mais pourquoi les politiciens qui reconnaissent le mal qu'ils font persistent-ils à faire de la politique? Car enfin le « Radical vaudois » et la « Gazette de Lausanne » qui relève l'article ne vivent que par et pour la politique. C'est que la politique est le règne de la duplicité, de l'incohérence, du gaspillage des intelligences et des ressources des citoyens.

En voulez-vous une preuve de plus? La « Nouvelle Gazette de Zurich » publiait, il y a deux mois, le compte rendu suivant d'une séance de l'association radicale-démocratique d'Oerlikon:

« A la fin de la soirée, et sur la demande d'un groupe de membres, le président ouvrit le débat sur les plus récentes opérations de la commission de taxation. Le résultat de cette discussion fut que l'assemblée donna pour instruction à la commission d'impôt actuelle de mieux sauvegarder à l'avenir les intérêts de la commune et des membres du parti. »

Hein? est-ce de la corruption, oui ou non, que cette pression sur des fonctionnaires publics dans le but de soulager les « membres du parti » et de ne serrer la vis qu'aux non-conformistes? C'est une singulière lâcheté et une étrange malhonnêteté que de battre monnaie ainsi avec les influences politiques. C'est véritablement un fumier que la politique et un danger public. Il n'est que temps de s'en débarrasser.

Sur les fonctionnaires.

La question des fonctionnaires ouvriers étant soulevée en France, des camarades persistent à dire qu'il ne s'agit pas là d'une question de principe mais que c'est une affaire de personnalités. Surveillez les secrétaires permanents, nous dit-on, et ils seront convenables; mettez à la porte de l'organisation ceux qui deviennent des ronds-de-cuir, et les syndicats n'auront pas à redouter la bureaucratie.

Alors quoi, c'est parce que X ou Y seraient déplaisants que nous dirions aux ouvriers sans nous lasser: Faites vos affaires vous-mêmes, n'établissez pas un gouvernement économique parmi vous! C'est rapetisser beaucoup la discussion, c'est craindre de froisser quelques militants en place qui, s'ils sont sincères ne se formaliseront pas qu'on examine leur fonction, et qui, s'ils sont intéressés, n'ont pas à être ménagés, c'est retarder une solution qui, quoi qu'on fasse, devra être apportée, sérieuse, à l'organisation ouvrière.

Ah! il s'agit bien d'X ou d'Y! Ceux-ci déboulonnés simplement parce qu'ils ne plairaient plus, d'autres X et d'autres Y viendraient, bons ou mauvais, et ce serait toujours à recommencer. Tant qu'il y aura des secrétaires permanents parmi les ouvriers, les anarchistes qui ont compris l'abc de l'anarchie seront là qui réclameront qu'il n'y ait plus dans les groupements de la classe ouvrière dont ils sont: des dirigés et des dirigeants, des cotisants et des rétribués, des membres ayant en face d'eux le patronat et l'Etat et des personnages qui ne sont plus producteurs, des ouvriers ouvrant et des stratèges-administrateurs d'une autre classe. Ne comprend-on pas, parmi tous les révolutionnaires, que cette différenciation en deux catégories d'individus dans les rangs même du prolétariat, les uns maniant l'outil, comme nous voulons que tout le monde fasse (sauf les malades, les vieillards et les petits enfants), les autres chargés de penser pour ceux-là, de présider à leurs luttes, de discuter en leur lieu et place, ne comprend-on pas que c'est maintenir chez nous, dans les institutions créées par nous, une inégalité qui justement nous révolte dans le régime capitaliste où des improductifs gèrent l'activité des producteurs? Poser la question sur le terrain ouvrier et anarchiste, c'est amener la réponse inéluctable: pas de fonctionnaires!

L'existence de fonctionnaires prouve simplement que le peuple ne défend pas ses intérêts lui-même, qu'il a des représentants permanents; que pour les moindres discussions avec le patronat, que pour rédiger les journaux de la corporation, que pour améliorer tel rouage de l'organisation il existe des gens en dehors de la masse, sortis de la masse, au-dessus de la masse. Il n'y a rien de moins socialiste qu'une telle situation. Et bien loin de donner au peuple les capacités ordonnatrices qui lui manquent, peut-être, on l'empêche par ce système de les acquérir, on le maintient loin de sa propre gestion, on en fait le paria perpétuel, celui qui dépend des autres, qui n'est pas libre.

Mais vous dites que les grands syndicats de certaines grandes villes rallient des milliers de membres et que la besogne administrative exige un temps énorme que seuls des fonctionnaires spéciaux peuvent trouver. Va pour la besogne administrative qui est parfois à mettre au net correctement, j'en conviens, quoique les caisses de secours de toutes espèces, chômage, maladie, décès, déménagement, viatiqum, en absorbent la plus large part. Mais on peut décentraliser les grands groupements. On peut faire dans les corporations importantes des syndicats de quartiers, où l'administration sera réduite à peu de chose; au lieu d'un permanent, une vingtaine de camarades, chacun dans leur quartier et pour leur groupe, viendront rapidement à bout des écritures, en dehors de leurs heures d'atelier. Ou bien aussi on peut faire des groupements ouvriers par ateliers; ça décentralisera beaucoup aussi. Ou bien encore faire des groupes syndicaux selon les affinités, les tendances générales; au lieu de se manger le nez entre révolutionnaires et réformistes, sans faire grande besogne, que dans les vastes agglomérations les ouvriers s'assemblent par métier et en même temps un peu selon les idées.

Pourquoi pas? Ce n'est que la manie de l'unité qui a amené cette sottise de vouloir faire vivre ensemble, à tout prix, des gens qui ne s'entendent pas. Cette diversité dans les associations ouvrières, rangées par quartiers, ateliers ou affinités, n'empêche nullement la fédération de ces associations entre elles, les réunions d'ensemble dans les mouvements du métier, l'entente la plus cordiale et la plus effective dans l'action. Ça se fait par delà des frontières, ce sera plus facile à travers des quartiers.

Décentralisation et fédéralisme, voilà la condition essentielle du renouveau dans le syn-

dicalisme, de la liquidation de ces députés économiques que sont les fonctionnaires, et d'une poussée de dévouement chez les unités constituantes. Tout est principe là-dedans.

Le travail meurtrier.

Au chantier des tailleurs de pierres de la cathédrale de Lausanne, on a travaillé ces dernières années un grès venant d'Allemagne, excessivement dur, aux poussières très ténues, aiguës, tranchantes comme du quartz. Le travail se faisait en hiver dans un local fermé. Le ventilateur ne marchait pas parce qu'il amenait du froid ou bien il marchait mal. Et les ouvriers étaient constamment entourés d'un nuage de fines particules rocheuses, au point qu'on ne se voyait pas à quelques mètres de distance.

Le dit grès est utilisé d'ailleurs pour faire des meules et les travailleurs qui sont occupés à cette partie font quelquefois l'expérience suivante : ils pendent dans l'atelier une bouteille vide, bouchée et bien scellée avec de la cire à cacheter ; ils fabriquent leurs meules et, au bout de quelque temps, on trouve dans la bouteille une petite quantité de sable fin. Ce sont les poussières du grès qui grâce à leur ténuité, à leur acuité ont fini par traverser les pores du verre, et l'on sait pourtant ce que représentent les pores du verre. C'est dire que les tissus mous du corps humain, les poumons en particulier, sont bien plus facilement pénétrés par les grains de grès. Rapidement même il y a une transformation pierreuse des poumons ; c'est la maladie professionnelle des tailleurs de pierre, la pneumokariose, maladie pire que la tuberculose pulmonaire, associée à elle, d'ailleurs souvent.

Eh bien, pour en revenir au chantier de Lausanne, là travaillaient, en 1907 et les trois hivers suivants, six ouvriers. Sur les six, trois sont morts et les trois autres sont gravement malades. Pneumokariose chez tous. Le cas est net. Le travail en régime capitaliste a dévoré ses servants.

Et pourtant, il serait si simple d'éviter de pareilles hécatombes. Il suffirait que pour la taille de pierres dangereuses il y ait des roulements suffisants, des équipes qui resteraient deux, trois heures par jour, pour laisser à la petite quantité de poussières absorbées suffisamment le temps d'être expirées, chassées, débarrassées. Devant chaque pierre de taille aussi, un ventilateur peut être adapté ; et en chauffant suffisamment l'atelier en hiver, plus de dilemme désastreux : le froid ou la poussière.

Mais voilà, la ladrerie sordide des entrepreneurs bourgeois ne peut s'accorder avec de bonnes contitions d'hygiène sur le travail, pour les travailleurs. Et ceux-ci sont fauchés, stupidement, odieusement.

Camarades ouvriers, conquérons à tout prix la gestion de notre production. C'est une question de vie pour nous. B. T.

Pour notre mouvement

Un camarade de Paris nous fait part des réflexions suivantes :

La bataille se poursuit, plutôt sourde que brillante, entre nos syndicalistes fonctionnaires et la phalange qui réagit contre cette tendance corruptrice et dissolvante.

Ils sont plus mesquins que géniaux : ils n'ont rien trouvé de mieux pour répondre, en fin de compte, que de nous boycotter, d'empêcher la vente de nos journaux dans les temples où ils pontifient, Bourse du travail, etc., etc.

Ça n'y fait rien, il y a quelque chose de changé : les triomphales majorités ne se retrouvent pas. Ils auront devant eux une minorité agressive et tenace. Il leur sera donné de s'en apercevoir au prochain congrès de la C. G. T.

A part les états majors qui sont toujours éléments détestables, il y a dans le sein du populo des provisions d'enthousiasme abondantes. Il ne s'agit que de savoir faire vibrer ce peuple, en vivant près de lui, en sentant ses pulsations et en ne le dominant pas par des méthodes autoritaires.

Pour l'anarchiste communiste, le contact avec les travailleurs est une source d'enseignement. S'il éduque un peu les attardés dans l'évolution des idées, il apprend à son tour beaucoup de choses et surtout celle-ci : de conserver le sens pratique de la vie tout en poursuivant un idéal très élevé.

Il y a beaucoup à faire et le terrain de culture est tout préparé pour recevoir la bonne semence. Ce sont les semeurs qui manquent ; la classe ouvrière n'a pas encore donné vraiment les éléments de valeur qui lui sont nécessaires pour s'affirmer en face d'un ennemi qui n'est pas encore en voie de complète décadence. Jusqu'à présent, c'est plutôt le pur égoïsme individuel qui s'est manifesté au sein des travailleurs dans la personne de ses bergers. Corporatisme étroit et rond-de-cuirisme placide et continu, voilà ce que les prétendus *dévoués* (?) de la classe laborieuse ont manifesté jusqu'à ce jour. Peu de natures élevées, généreuses ; des tempéraments de bourgeois sous l'écorce du rustre ou plutôt du flatteur des passions populaires.

On dirait que les yeux s'ouvrent à la lumière des faits et que peut-être cette phase d'arrivisme toucherait à sa fin. Le courant contre le fonctionnarisme syndicaliste s'accentue de plus en plus. On entend des critiques, même sévères, un peu partout, dans des milieux qui jusqu'à ce jour avaient été inféodés aux pontifes. Le charme est rompu, l'idole s'effrite : c'est à nous anarchistes, à savoir tirer parti de la situation. Nous avons une bonne occasion de montrer que la critique libertaire avait, il y a belle lurette, fait prévoir ce qui est arrivé : l'outrecuidance des parasites ouvriers sur le dos de leurs frères de classe.

Prenons garde

Il y a trois choses qui marchent de pair à certaines périodes de l'histoire et qui concourent au même but : celui de façonner l'esprit public de telle façon que toute réaction devient impossible. Les gouvernements et les classes privilégiées en usent tout en paraissant les combattre quelquefois. Ces trois formes de compression morale sont la prostitution, la religion et le chauvinisme. La littérature — certaine littérature — pousse par mille moyens à la prostitution, les pièces théâtrales ne présentent que scandales érotiques, exhibitions de chairs nues et si l'on n'a pas encore osé nous offrir l'acte sexuel sur la scène cela tient à la seule crainte de soulever un scandale.... qui ne se produirait pas tant l'esprit public est déjà taisandé. Mais ce qu'on nous montre est bien suffisant pour diriger les pensées des individus vers une obsession maladive.

Une brutalité en amène une autre et la foule court aux assommades du ring. Elle est en délire quand le sang coule, quand les yeux des combattants sont exorbités, quand les poings tombent lourdement sur les mâchoires et que le knock-out final montre un vainqueur et un vaincu aussi mal en point l'un que l'autre. Il est évident que ce culte de la force brutale prédispose au patriotisme et à son exacerbation : le chauvinisme. Toute une littérature patriolâtre envahit les devantures des librairies. On pousse hardiment aux conflits entre peuples.

Ce n'est plus que bravades littéraires. Si l'on ne parle plus d'aller à Berlin, comme en 1869-1870, on parle d'en faire un monceau de ruine du haut des airs. L'aéroplane devient le symbole et l'instrument de la revanche.

Comment résister à une telle pression ? Les cerveaux en sont congestionnés. C'est ainsi que l'on crée des enthousiasmes factices, sans lendemain mais suffisants sans doute pour neutraliser les efforts des antimilitaristes et de ceux qui voient dans une guerre déchaînée le meilleur moyen de provoquer une régression de la science, des arts et de toutes les idées de progrès. Aux victoires imaginatives, il convient de préparer les *Te Deum* magnifiants et la religion reprend contact avec une faiblesse d'esprit qu'on n'aurait pas cru revoir. La calotte couvre de nouveau les têtes et la foule remplit les églises comme elle remplit le ring. Le dieu des chrétiens n'est-il pas lui-même le symbole de la force ? N'est-il pas le dieu des armées et le fil de l'épée le plus sûr moyen de faire connaître sa puissance ? Le théâtre, entre le spectacle de l'adultère et de la ruée des appétits, où la prostitution est nimbée de rose, nous offre des pièces à sentiments religieux, bêtes à mourir sur quatre pattes, mais qui correspondent à un sentimentalisme absurde montrant le néant de la pensée quasi générale.

Cet état d'esprit est de partout puisqu'il est la résultante d'un travail volontaire des classes dirigeantes et des gouvernements. On le rencontre de l'un et de l'autre côté des frontières avec plus ou moins d'hypocrisie. C'est un moyen de gouvernement. Il faut y prendre garde car lorsque l'atmosphère en est à ce point saturée, les moyens de réagir ordinaires perdent de leur efficacité. Il faut faire un effort pour se reprendre, pour ne pas se laisser entrainer inconsciemment à des animosités de race, à des sympathies ne reposant sur aucune étude approfondie des peuples et de leur état de civilisation mais venant d'un sentimentalisme puéril qui a pris naissance dans l'histoire périmée, racontée tendancieusement pour l'assiette des privilèges économiques, politiques et sociaux d'une classe qui a bénéficié des révolutions du passé.

S'il y a une catégorie d'individus qui doivent par définition de leurs idées se garder de tout emballement irréfléchi pour ou contre telle ou telle nationalité, ce sont les anarchistes. Ils doivent éviter tout ce qui pourrait donner une sanction, si passagère soit-elle, aux excitations chauvines des classes intéressées. Ne nous laissons pas submerger par les clameurs des nationalistes de tous degrés, restons nous-mêmes, détracteurs des gouvernements et des Etats républicains ou monarchistes, l'étiquette ne nous trompant pas sur la marchandise ; gardons-nous de marquer des préférences qui ne serviraient qu'à faire le jeu de nos ennemis. Pensons à demain, au jour d'une conflagration entre Etats, puis entre peuples, hélas ! dont nous aurions justifié nous-mêmes les animosités de races. Quelle attitude serait nôtre si nous commettions l'inconséquence des sympathies soufflant sur les haines de races au lieu d'en éteindre le feu ranimé par les intéressés du régime capitaliste.

Quelle force aurions-nous pour résister au tourbillon d'une guerre de races, quand par les excitations quotidiennes on sera parvenu à en déclancher le ressort, si à l'avance nous commençons nous-mêmes à tourner dans ce cercle vicieux ?

Prostitution, religion, chauvinisme marchent de pair dans la voie de l'abrutissement public ; la bourgeoisie dirigeante y trouve son compte et suscite leur action délétère sur les masses pour les empêcher de reconnaître leur chemin. Nous serions sans excuse de nous laisser prendre à de pareilles embûches.

G. H.

Souscription pour l'Ecole Ferrer de Lausanne

Villeneuve. J. Poletti. . . . . 1.—

ŒUVRES DE KROPOTKINE

La Conquête du Pain. — Autour d'une Vie. — L'Entr'aide. — La Grande Révolution. — La Science Moderne et l'Anarchie. — Champs, Usines et Ateliers.

Chaque volume, 2 fr. 50. En vente au *Réveil.*

BIBLIOGRAPHIE

Les Dieux ont soif, un vol. in-12, de 350 pages, par Anatole France.

Le styliste impeccable qu'est Anatole France nous retrace dans cet ouvrage, écrit sous forme de roman, quelques épisodes relatifs à la dictature de la Montagne, époque allant de juin 1793 au 9 thermidor (27 juillet 1794). Je pense qu'il existe peu d'ouvrages aussi systématiquement réactionnaires, aussi méprisants pour le peuple et ridiculisant davantage les révolutionnaires. Et il y a lieu de s'étonner, dès lors, du silence étrange des journaux dits avancés. Je ne me rappelle pas avoir lu une seule critique véritable de cet écrit. Ni socialistes, ni anarchistes, ni républicains simplement, n'ont dit à M. Anatole France l'impression d'écœurement que doit leur avoir laissé le livre. Pourquoi ? Avons-nous à ménager un auteur parce que par moments — d'une façon très intermittente — il oppose sa signature au bas d'une protestation, parce qu'il a prononcé quelques jolis discours civiques au moment de l'affaire Dreyfus, et parce qu'il a écrit un petit chef-d'œuvre, *Crainquebille* ? Dans nos milieux il devrait y avoir davantage de liberté dans la pensée. Et quand il y a lieu, ne pas craindre de dire son opinion à un « maître ».

***

De tous les révolutionnaires qui défilent devant le lecteur, un seul n'est pas ridiculisé.

Tous les autres, tous, vous entendez, et il y en a, sont bêtes, grotesques, odieux, cruels, surtout

bêtes, d'une bêtise noire et irrémédiable. C'est précisément par là qu'Anatole France attaque la révolution, et il a dû faire singulièrement plaisir aux gens de l'*Action Française*. Même le titre de l'ouvrage est canaille : appeler « dieux » des crétins, c'est dépasser la mesure. Le seul révolutionnaire qui est épargné ne joue d'ailleurs qu'un tout petit rôle ; c'est un passant sur lequel l'auteur n'a pas eu le temps de dire du mal. Quant à faire le moindre éloge de n'importe lequel des personnages de la Montagne, ça n'est pas venu à l'idée de France. Ces hommes, paraît-il, n'avaient que des défauts ; aucune qnalité d'aucune espèce. Par contre, les ci-devants, ceux qui déchaînaient contre eux les révolutionnaires, étaient tous des gentilhommes, des êtres instruits, intelligents, sensibles, honnêtes, sympathiques. On avouera qu'un tel traitement des héros d'un livre sent la partialité à plein nez. Et il me semble que par là on voit bien le fond du sac d'Anatole France, ce dilettante qui a l'air d'accepter tout avec bonhomie et malice, qui semble pardonner parce qu'il comprend, qui paraît être sceptique parce que d'une vaste sagesse. Mais au fond, le dilettante, le sage, le sceptique retourne en arrière à la première occasion. C'est curieux comme tous les « intellectuels » qui n'ont été nourris que de livres et de scolastique sont, à y regarder de près, de fieffés réactionnaires. Ils ont peur de la foule dès qu'elle se montre, ils reculent quand ils la voient avancer. Et la « sagesse », qui leur permet parci par-là une parole de charité pour tels pauvres diables, se transforme en mépris pour l'action populaire quand les gens polis (mais parasites) sont quelque peu houspillés.

* * *

J'ai trouvé dans *Les Dieux ont soif* une soixantaine de passages absolument choquants pour tout homme du peuple, précisément par ce ton hautain, persifleur que France emploie à l'égard des révolutionnaires. Là, ce sont des « hommes de rien » ; ici une citoyenne regrette la « fête du roi » ; un révolutionnaire, peintre très médiocre, tient des discours sots sur tous les artistes qui ne sont pas sans-culotte ; par amour de la nature les républicains vont s'amuser dans des « chaumières » fabriquées dans les jardins publics ; puis Marat passe, « le teint bilieux », le front ceint d'une couronne de chêne, regardant de « ses yeux jaunes » ; les pauvres Parisiens, à la porte des boulangeries se bousculaient, s'interpellaient, se regardaient avec tous les sentiments que les êtres humains peuvent éprouver les uns pour les autres, et pour Anatole France, ces sentiments ne peuvent être que « antipathie, dégoût, intérêt, désir, indifférence » ; une petite écervelée ayant égaré sa bourse, la foule accuse immédiatement un vieillard parce qu'il a l'air d'un « moine défroqué » ; un vieux philosophe traînant avec lui un édition de Lucrèce en « avait prudemment gratté les armoiries » ; ailleurs ce sont des pauvres instruits à l'obéissance par leurs antiques oppresseurs et par « leurs libérateurs du jour » ; un jeune dragon touchant « le dossier de la chaise » où était assise une grande dame, c'est par-là qu'on « pouvait voir que la Révolution était accomplie », car autrefois ce n'était pas admis ; un homme critiquant Marat est aussitôt écharpé et considéré comme complice de Charlotte Corday par la population républicaine ; un révolutionnaire estimé n'était qu'un marchand d'aliments frelatés, couvert par le « Comité de surveillance » de sa section ; un autre révolutionnaire s'afflige et fulmine parce que les représentants du peuple siègent sur les lambris d'un despote ; le tribunal révolutionnaire jugeait les ennemis de la liberté « sur les principes du droit divin » ; dans les librairies de la première république on ne vend que « des chansons et des romans » tels que *La religieuse en chemise ;* les généraux des armées républicaines étaient en quantité « légers et tétus, cervelles d'oiseau dans des crânes de bœuf », soudards « infirmes et abêtis » qui perdaient la bataille et que le tribunal révolutionnaire condamnait à mort ; un graveur vient féliciter un de ses amis nommé juré parce que « sa nomination honorait grandement les beaux-arts » ; on insiste constamment sur la misère que provoquait la révolution, « la marmite était renversée dans toutes les maisons », « le commun des citoyens n'avait rien à se mettre sous la dent » ; les gardes nationaux qui arrêtaient les monarchistes buvaient d'abord leur « bon vin » ; parmi les jurés révolutionnaires il n'y avait d'un côté que les indifférents, les tièdes, les raisonneurs, et les autres qui se laissaient guider par le cœur et qui condamnaient « toujours » ; c'étaient les bons, les purs, ceux qui sauvaient la république ; (certes ce n'est pas à nous à défendre un tribunal, toujours terrible et dangereux, si révolutionnaire qu'il soit, mais ces « purs » d'Anatole France sont peut-être trop dégoûtants, tout de même) ; mais voici un membre du Comité de sûreté qui trouve « contre-révolutionnaire » des pantins fabriqués par un miséreux, tandis qu'un autre citoyen est arrêté parce « qu'il faisait jouer la Convention par Polichinelle » ; puis ce sont des condamnations de femmes à l'échafaud simplement parce « qu'elles ont joui des plaisirs des sens et de l'esprit dans un temps où il etait doux de vivre » ; et c'est la mort qu'on exalte chez les révolutionnaires par ces mots : « Sainte guillotine, sauve la patrie... » ; puis Anatole France fait dire par le sage du livre « que les révolutionnaires étaient plus méchants et plus sots que les autres hommes », idée qui vient tout au long des 350 pages ; et c'est un procureur de la Commune qui « poursuivait les jeunes filles de joie comme les plus funestes ennemies de la république », tandis que l'accusateur public et ses substituts étaient épuisés de fatigue et « d'eau de vie »...

* * *

Mais à quoi bon continuer ; je n'ai pas parcouru la moitié du livre que les petites saletés pululent à tel point que j'en ai dû passer des masses. Ce sont des riens, dira-t-on ; oui, justement, mais c'est avec ces petits mots, ces coups d'épingle qu'on tue toute sympathie pour les révolutionnaires qui apparaissent, les uns après les autres, d'un mesquin effroyable. Une telle façon de présenter les hommes d'action de 93 est-elle honnête ? C'est d'un esprit réactionnaire indéniable.

Mais il y a plus. Le héros principal du livre, un peintre raté, d'une intelligence fort bornée — naturellement, puisqu'il s'agit d'un révolutionnaire — d'une probité qu'on nous présente parfaite, vertueux selon les dires de France, finit par se conduire comme un ignoble goujat. Qu'aurait-ce été si, d'après France, ce juré n'avait pas été vertueux ? Bref, ayant appris que sa maîtresse avait eu autrefois un amant, notre républicain sans peur et sans reproche, décide que ce ne peut être qu'un « noble » — évidemment — et ayant à juger une fois un jeune homme qui paraissait avoir eu quelque aventure amoureuse, il décide encore, sans le moindre brin de preuve, contre toute évidence, prenant même une fleur de grenadier pour une fleur d'œillet ayant appartenu à sa belle, que le ci-devant est l'amant en question ; et il lui fait couper le cou, le vertueux révolutionnaire, selon le cœur d'Anatole France.

Et les sentences des révolutionnaires contre les nobles sont toutes à peu près du même acabit, à en croire notre auteur reactionnaire. Un vieux brave homme, sceptique, athée, est exécuté parce qu'il aurait dit que le tribunal révolutionnaire ressemble à une pièce de Shakespeare qui mêle aux scènes les plus sanglantes les bouffonneries les plus triviales. Une petite putain est exécutée pour avoir crie à des agents : « Vive le Roy ! » Un quelconque est exécuté parce qu'il est reconnu par un charcutier républicain qui, ayant cherché autrefois à lui enfiler un mauvais morceau de viande, en aurait reçu un coup de pied quelque part. Et tout le reste à l'avenant. C'est odieux, mille fois odieux. Et l'individu qui rabaisse la lutte révolutionnaire à des crasses de cette espèce, et rien qu'à des pouilleries pareilles, dépasse vraiment les normes mêmes de la malhonnêteté.

* * *

Qu'il y ait eu parmi les conventionnels des crapules, c'est certain. Mais qu'il n'y ait eu que ça, c'est pas vrai. Et que tous les guillotinés aient été de braves, vaillants, honnêtes, intelligents et bienfaisants individus, c'est certainement faux. On peut être effrayé à juste titre, non pas des jurés de 93, mais de l'extraordinaire parti-pris de ce sceptique (qui ne l'est pas) d'Anatole France. Et un sentiment de dégoût profond s'empare de nous à voir une si belle plume au service de tant de mauvaise foi.

Et regardez ces idiots « qui préparent la voie de la clémence en exterminant les conspirateurs et les traîtres », qui crient que ce qu'il leur faut « ce sont des guerriers et des femmes », qui clament à un enfant « qu'on est atroce pour qu'il soit heureux, qu'on est cruel pour qu'il soit bon, qu'on est impitoyable pour que demain tout le monde s'embrasse en versant des larmes de joie ». France passe pour un homme d'esprit. Ces plaisanteries sont vraiment mauvaises, parce qu'elles se répètent trop.

* * *

Au surplus, les révolutionnaires de M. France, les dieux qui ont soif, ne se tiennent pas. Pas un instant le « maître » écrivain n'a l'air de se douter que les militants d'une époque expriment les mouvements de la foule, qu'ils tiennent profondément du milieu. De ce milieu, on ne nous dit pas un mot, jamais on ne sent vibrer les passions des groupes, les discussions de la rue, du club, de l'atelier ; on nous détache là quelques individus sans relation avec la vie, sans base de sustentation, et on prétend ainsi faire un roman historique ? Quelle pitié ! J'ai été déçu au suprême degré.

Anatole France n'a jamais assisté à la moindre manifestation publique ou, s'il y a été, il n'a rien senti, rien compris. Il ne se doute pas que les déchirements entre Montagnards et Girondins, entre écoles très proches parfois les unes des autres, se retrouvent toujours et toujours dans toutes les collectivités. Dans nos groupes actuels, dès qu'on se rencontre, des passions s'élèvent. Il y a là une vie intense, ayant des causes nombreuses, dénotant une puissance de destruction et de création souvent extraordinaire.

Non, les divergences d'écoles ne sont pas que de petites mesquineries, ce ne sont pas des manifestations seulement de bêtise, d'égoïsme, d'orgueil ou de lâcheté, mais il s'y développe au contraire des questions de principe souvent d'une grande envergure,

Des haines, des passions, des sympathies des foules en état de révolution, France ne dit mot ; mais il veut nous parler des résultats de ces haines, passions et sympathies. Cela donne un livre raté et louche, un mauvais résumé d'un tout petit coin de la révolution. On dirait que l'auteur a regardé à travers un tube ; il n'a aperçu que des hommes retirés de toute contingence, sans haine ni amour, sans intelligence et sans vie : il les voit agir, mais c'est qu'il tire quelques ficelles, celles de son imagination réactionnaire.

Une révolution est un orage qui, ça va sans dire, fait bien des dégâts ; il y a de la casse, quelques bonnes branches d'arbres brisées, de l'herbe succulente, peut-être, foulée. Mais combien de pestilences sont débarrassées aussi, après l'orage, comme l'air est purifié, et comme la vie reprend, fraîche, luxuriante, belle.

* * *

Il y a une seule idée juste dans *Les Dieux ont soif*. C'est qu'on nous montre que, malgré les grands événements de l'époque, le petit train-train de vie, le terre-à-terre coutumier des gens peut continuer comme si de rien n'était. L'immense masse vivote comme par le passé, tant que les conditions économiques de la société n'ont pas varié. Le moindre changement de prix des loyers, des vivres affecte sans doute davantage le menu peuple que les plus grandes transformations du pouvoir politique. Et puis, les révolutionnaires eux-mêmes ne sont pas révolutionnaires vingt-quatre heures par jour. Il est bon de se débarrasser du romantisme et de bien s'imprégner de ce réalisme : que la vie du peuple changera essentiellement par la conquête du pain, par le bien-être et la liberté, par le droit à l'aisance. La révolution a besoin de pain, comme disait Kropotkine. Il lui faut du pain avant tout. Et pour l'avoir aujourd'hui, demain, après-demain, c'est la gestion de la production, le domaine de l'échange et l'organisation de la consommation que les travailleurs doivent prendre en main.

Oui, on ne vit davantage qu'autant qu'on peut davantage ; la vie individuelle est d'autant plus facile que la possession commune est plus grande. Néanmoins, à ces conditions générales de l'existence, s'ajoutent par moments les grandes passions qui remuent d'autant plus les individus et les groupes qu'elles sont inspirées par une plus grande idée. Dans aucun mouvement de foule l'idée n'est absente. Même dans nos petites grèves, de beaux sentiments s'expriment. Tous les événements révolutionnaires multiplient les pensées et exaltent les idées. C'est encore là un élément de la vie qu'Anatole France ignore. Et c'est pour cela que, dans son livre, il ne nous montre que petites mesquineries, petites bêtises, petites lâchetés.

On ne donne aux autres que ce qu'on a.

J. W.